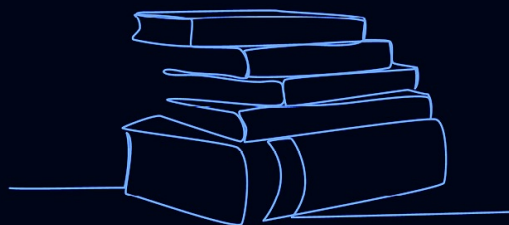
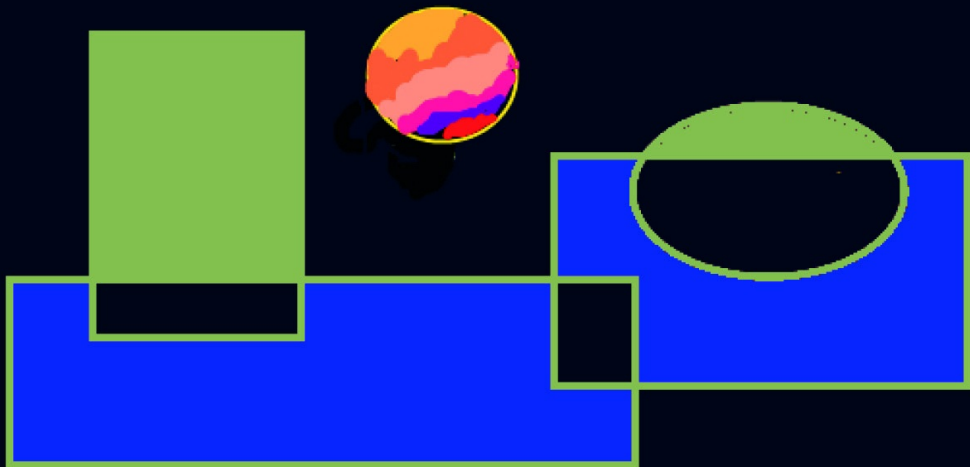


Dominique Ecry

Les Pas comptés

Une entrée dans le siècle



Dominique Ecry

Les Pas comptés

Une entrée dans le siècle

© Dominique Ecry, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-3197-5

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Je ne sais ce qu'est le temps. Je ne sais quelle est sa vraie mesure, si toutefois il en possède une. Celle des horloges, je sais qu'elle est fausse. Elle divise le temps spatialement, du dehors. Celle des émotions. Je sais aussi qu'elle est fausse : elle divise, non pas le temps, mais la sensation du temps. Celle des rêves est erronée : nous y effleurons le temps, tantôt au ralenti, tantôt à toute vitesse...

Ma conscience s'embrouille lorsque je pense à ces choses. Je pressens une erreur quelque part ; mais je ne sais où elle se trouve...

Fernando Pessoa. *Le livre de l'intranquillité*. § 350, 23 mai 1932.

Christian Bourgeois Editeur. 1999

Il marchait dans ma direction d'un pas qui surprenait : éprouvant doucement le sol du pied.

C'était l'homme de l'embarquement tardif, il y a deux jours : vingt-cinq ans environ, silhouette mince, des cheveux noirs à la mèche un peu désordonnée.

Il avait dû – ai-je pensé – quitter la salle de restaurant avant la fin du repas, lassé comme moi des conversations sur ce que nous laissions derrière nous et sur ce qui nous attendait en France.

J'étais alors dehors, profitant de l'air marin, adossé par commodité à la lisse. Je sentais bien les vibrations du moteur, mais l'allure du bateau était calme ; aucune houle ne l'agitait et le pont n'était pas glissant pour justifier une démarche hésitante.

Mon double métier, commerçant et correspondant de presse, me porte à observer pour évaluer les situations. D'autres explications s'étaient présentées à mon esprit, mais aussitôt écartées. Que le passager avait bu ; il était bien tôt pour cela. Qu'un handicap aux jambes ou aux hanches le gênaient ; mais on l'avait vu courir sur le môle vers la passerelle d'embarquement. Quant au mal de mer, tout simplement, la mine détendue du marcheur à ce moment n'en montrait aucun signe.

Tandis qu'il passait près de moi, j'avais donc tenté une remarque sans conséquence.

— Avoir le pied marin, voilà qui est utile si le voyage est long !

Il s'était arrêté, avait penché la tête avec un sourire, pour répondre.

— Et aussi avoir le pied terrestre pour ce que nous trouverons à l'arrivée en France... Pour l'instant je m'emploie au premier.

Nous nous étions mis à rire. Dès ce moment, j'avais su que nous aurions de longs échanges pendant les deux semaines à venir.

Tout était prétexte : l'état de la mer, les activités à bord, les passagers et les

escales. Alors venaient un commentaire, une anecdote, un exemple de l'un, auxquels répondait l'autre. Chacun puisant dans son existence : la mienne, dont il a appris l'essentiel et qui ne mérite pas d'être racontée ; la sienne, bien plus courte mais curieuse, qu'il m'a révélé par fragments.

Par facilité, je replaçais ceux-ci en pensée dans un ordre chronologique sur une quinzaine d'années pour reconstituer un itinéraire continu. Il se serait moqué de ces mots et aurait fait des réserves sur le projet. Le mouvement n'était-il pas son mystère personnel, selon un rythme intérieur ?

Ainsi a pris forme une fable dont il était le héros insolite : celle d'une entrée à pas comptés dans le siècle moderne.

1900...

Parfois, il portait du courrier à son oncle ; pas loin, avec ‘diligence’.

Il aimait ce mot compliqué. Un jour, il l’avait entendu de son père disant à son frère devant lui : « Si une lettre arrivée à ton nom me paraît importante, je la donnerais à Damien, au retour de son école, pour qu’il te l’apporte avec diligence. »

Cette course plaisait à l’enfant. Elle n’était pas pour sa sœur aînée, Yvonne : toujours occupée. Ni pour Gaston : trop petit pour aller seul dehors. On lui faisait donc confiance et il comprenait qu’il fallait faire ce qui lui était demandé avec soin ; sans se laisser distraire ou arrêter par autre chose.

Avec ce courrier, c’était donc lui qui ressortait, descendait la rue et prenait à gauche pour aller au cabinet de médecine, cours de l’Intendance. Il devait marcher exactement cent trente-cinq pas pour arriver. Il les comptait avec soin, un à un, jusqu’à la fin du trajet. Et il avait mauvais souvenir d’une vendeuse installée un jour sur le trottoir derrière un étal de friandises.

« Eh, garçon ! Regarde. Pour un sou, je te donne un sachet. »

Il n’avait pas la pièce, bien sûr. Cette femme l’avait obligé à un petit détour et à recalculer les pas, en déduisant ceux qui s’étaient ajoutés, pour retrouver le bon nombre.

C’était sa méthode pour faire de son mieux : au début, du seuil de la maison familiale, il donnait un élan, se penchait un peu en avant et avançait un pied ; il disait ‘un’ puis ‘deux’, et la succession des pas s’enchaînait avec les nombres pour l’empêcher de tomber. Eux lui donnaient le compte et l’obligeaient à aller jusqu’à son but.

Il savait que les adultes font des pas plus longs que les siens ; il le voyait quand il les accompagnait et se disait qu’un jour il serait grand comme eux et devrait donc calculer moins de pas. Cent-dix ou cent, peut-être ?

Ce serait différent alors. Il pensait à ces choses difficiles : qu’il ne serait plus

le même ; qu'il devrait modifier sa manière de 'faire diligence', et assurer autrement ce qui lui était demandé. Est-ce que d'autres choses auraient aussi tant changé qu'il n'y aurait plus de mission à lui confier ? Devait-il le souhaiter ? Ne fallait-il pas que l'on s'occupât toujours du courrier important ; et que son oncle continuât de soigner les malades, tout en gardant ses habitudes chez eux ? Car c'est là qu'il avait habité quand il était jeune : dans l'appartement au-dessus du magasin, ce négoce de famille que son frère, Emile Lartigue, avait repris ensuite.

Arrivé à destination, l'enfant montait à la salle d'attente. En fin de journée, il n'y avait le plus souvent qu'une seule personne ; ou aucune. Dans le silence, il se tenait comme un patient ; il l'était presque : assis sur une des chaises couvertes de tissu et rangées le long des murs aux panneaux de bois, et attendant. Il ne s'intéressait plus aux tableaux et gravures : il les connaissait bien. Il préférait réfléchir. Regarder le ciel par la fenêtre et écouter les bruits dehors : les roues des charrettes et le pas des chevaux ; ou les voix des passants. Mais elles étaient lointaines et mélangées ; différentes de celle de l'oncle Félix très proche, derrière la porte de son cabinet, qui pouvait laisser celle-ci un peu ouverte ; sans doute pour surveiller les arrivées si l'assistante était déjà partie à cette heure. Il les entendait alors parler, le docteur et le patient, sans comprendre toujours le sens de ce qui se disait ; sauf s'il y avait des questions et réponses simples de chaque côté. Au changement de ton, il reconnaissait celui de son parent, assuré et aimable pour donner les conseils ou demander : « Ouvrez la bouche ; grande. » ou : » Redressez-vous et tousssez. » et d'autres choses. Quand c'était facile à faire, Damien s'y essayait sans bruit s'il était seul dans la salle. Sinon, il laissait venir les mots à lui sans effort pour les retenir ou les chasser. Ce n'était pas si important ! La tranquillité autour de lui se composait avec la rumeur dehors. Comment ? En était-il le témoin ou l'organisateur ? Longtemps, il garda cette question en tête, puis s'accommoda de n'avoir pas à choisir.

Il aimait bien son oncle médecin : élégant, mince, avec une moustache fine et

redressée comme celle de Napoléon III sur les tableaux. Par l'allure, il ne ressemblait pas à son frère qui, lui, était moins grand, gardait souvent son chapeau rond sur la tête, et s'agitait avec des mouvements qui devaient servir à faire marcher l'affaire. « La meilleure quincaillerie de Bordeaux » disait-il alors.

Cette fois, il n'y avait personne dans le cabinet ou dans la salle. Mais l'enfant entendait à l'extrémité du couloir de l'entrée jouer du piano : sa cousine, certainement, qui s'exerçait sur les conseils de son père. La musique faisait imaginer leur fleuve, la Garonne. De la rive, sur les quais, il l'avait parfois regardée avec ses parents couler sous le Pont de pierre. « Musique et eau vont bien ensemble : les deux passent sans fatigue. » C'était son idée.

Son oncle s'était présenté pour refermer les portes, et étonné.

— Que fais-tu là, Damien ? Il est tard et il fait sombre. Ma consultation est finie depuis longtemps aujourd'hui.

— J'apportais cette lettre ; La porte de la salle d'attente était ouverte. Je croyais...

— Ça n'a pas d'importance. Mais tu as dû t'ennuyer à entendre ta cousine s'exercer sur la même mélodie.

— Je n'ai rien entendu rester pareil. J'ai pensé à l'eau qui passe sous un pont ; elle se renouvelle.

— Mais la mélodie ne changeait pas. Comme l'eau dont tu parles reste de l'eau passante, quoique la façon de couler puisse varier. Ecoute, par exemple.

Il se mit à chanter :

« La, la, la, la, la, la, la.

La, la, la, la, la, la, la. »

Puis il reprit :

« La, la, la, la, la, la, la.

La, la, la, la, la, la, la. »